

Review article

Atrocités des conflits ethniques paradoxes venus d'ailleurs ou sensations dans le cénacle savant?

'L'usage politique de la cruauté. L'épuration ethnique, ex-Yougoslavie, 1991–1995'. By Véronique Nahoum-Grappe. In Françoise Héritier (ed.), *De la violence*, 275–323. Paris: Odile Jacob. 1996. ISBN 273 8104 088.

La médiatisation de la guerre ethnique en ex-Yougoslavie et surtout les aléas de son dernier épisode déroulé au Kosovo sont devenus depuis longtemps monnaie courante en France comme dans les autres pays occidentaux qui ont participé à étouffer le conflit par les moyens de la force de frappe. Les raisons de cette médiatisation ont été multiples, politiques et politiciennes, suivant l'engagement des uns et des autres, mais aussi, je dirais, par déformation professionnelle, médiatique ou intellectualiste. Rares ont été malheureusement les tentatives de démystifier tant soit peu cette donne. Dans le cénacle de la société savante, parmi ceux et celles qui se sont préoccupés des guerres ethniques en ex-Yougoslavie, Véronique Nahoum-Grappe s'est proposée, du haut du séminaire sur la violence dirigé par Françoise Héritier au Collège de France, de réfléchir sur le fait social de la cruauté et son usage politique. Je me suis intéressé plus particulièrement à son article, car il me paraît tout à fait symptomatique d'un certain type d'approche qui est malheureusement assez répandue et que je qualifierai volontiers d'intellectualiste et d'ethnocentriste, ou mieux, d'intellecto-centriste.

Pour réfléchir sur le fait social de la cruauté constitué par les atrocités sexuelles pendant les guerres en ex-Yougoslavie et sur l'usage politique qui en est fait, il lui faudra se fixer des objectifs d'étude et trouver ou se forger les outils conceptuels et méthodologiques. Or, pour ce faire, elle va s'occuper avant tout à construire une théorie de la cruauté, qui devrait lui permettre d'expliquer la politique des viols, mais qui devient malheureusement un but en soi.

À supposer par exemple qu'elle s'est intéressée à une politique de la cruauté, d'un point de vue sociologique, c'est-à-dire en tant qu'un type d'organisation sociale où les acteurs essaieraient, au cours de leurs interactions, de définir et redéfinir leurs positions sociales en termes de pouvoir, dans le cadre de la guerre, en l'occurrence les bel-ligérants ou les 'ennemis' ethniques. Or, sa conception de la politique de la guerre comme celle de la politique de la cruauté se réfère aux préoccupations politiciennes,

fussent-elles sous couvert de science politique, plutôt qu'à des argumentations d'ordre sociologique.

À propos de cruauté notamment, n'arrivant pas à lui trouver une existence dans la théorie politique, elle affirme que 'les excès baroques de la cruauté, sa surenchère gratuite, irrationnelle, n'entrent pas dans la rhétorique de la légitimation d'une politique... La cruauté est dénuée d'intérêt théorique puisqu'elle ne propose aucun autre contenu que sa propre surenchère' (p. 290). C'est cette gratuité qui lui semble être 'le trait le plus caractéristique du geste cruel', c'est cette gratuité selon elle qui 'explique en partie le programme prévisible de la cruauté' (p. 300). Il paraît très facile en effet, chaque fois qu'on ne comprend pas quelque chose, de l'expliquer par sa gratuité, sa nullité, son caractère irrationnel et par-dessus tout par son manque d'intérêt théorique, d'autant plus si on arrive à affirmer la 'surenchère' de son insignifiance. Mais en quoi on a gagné en évitant du champ de l'argumentation le psychologisme du recours à la nature de l'homme et à ses pulsions sexuelles, si on réduit la politique du phénomène à expliquer à une panacée dépourvue de sens? Une des grandes découvertes communes à la psychanalyse et à l'anthropologie est notamment d'avoir compris que si quelque chose paraît dénuée de sens c'est qu'il s'agit d'un sens situé à un autre niveau qu'il faut rechercher et trouver. C'est précisément cette quête de sens qui est devenue depuis toujours l'enjeu majeur de la science.

Ce qui l'intéresse au plus haut degré est cependant 'l'esthétique de la guerre [qui] n'est qu'un champ de cruautés' (p. 290). En guerre ou en dehors du cadre de la guerre le fait le plus important, se complait-elle à affirmer, est que 'la cruauté devient le clou de la production esthétique' (p. 291)! Je pourrais dire fort bien à la rigueur et je ne porterais pas de jugement là-dessus. D'autant plus que, sous certaines conditions de méthodologie, la constatation pourrait paraître plausible. À la limite je peux trouver plus ou moins normal et légitime qu'on puisse se fixer d'explorer le phénomène qu'on a choisi d'étudier, en l'occurrence les atrocités sexuelles dans la guerre en ex-Yougoslavie, à travers les représentations esthétiques et les productions littéraires qu'elles ont pu inspirer. Mais à partir de là des réflexions s'imposent sur la méthode comparative et les comparaisons utilisées. Car, à quelle production esthétique s'intéresse Véronique Nahoum-Grappe? et dans quel but? pour construire sa théorie de la cruauté ou pour étudier le phénomène d'atrocités sexuelles pendant la guerre en ex-Yougoslavie?

En tout cas, quoi qu'il en soit de son objectif, il lui semble 'nécessaire de revenir sur les représentations qui sous-tendent, dans notre culture, le programme de la cruauté' (p. 281). Pourquoi dans 'notre' culture et qu'est-ce qu'elle entend par 'notre' culture? Il est certain que 'notre' culture, 'notre' imagerie ou 'nos' théories ne peuvent poser qu'une problématique propre à 'nous'. La question est de savoir qui est 'nous', or cette question n'est pas posée. Au contraire, pour Véronique Nahoum-Grappe il y va de soi que 'notre imagerie du pouvoir tyrannique, construite par les historiens de l'Antiquité, relus pendant deux millénaires par l'élite cultivée européenne, propose la grille de lecture' (p. 301), ou encore que 'la cruauté comme instrument politique, dont la guerre est un moyen, ne peut être appréhendée avec les mêmes critères que ceux qui sont implicitement à l'œuvre dans nos théories psychologiques et littéraires, où son esthétique baroque et ulcérante pose la problématique de la jouissance et de la transgression' (p. 289).

Elle ne parle en effet que de notre littérature du dix-neuvième siècle français (p. 312), ou alors de nos bandes dessinées destinées aux enfants (p. 313). En témoignent

les longues citations des tragédies de Corneille (pp. 281, 285–6, 288), des drames de Victor Hugo (pp. 300–3, 307) ou des essais de Montaigne (pp. 304, 307) et les commentaires sans fin de ces mêmes citations dans les pages suivantes, des allusions à Flaubert (p. 295) ou à Jean Genet (p. 299) etc. Je me demande d'ailleurs au passage pourquoi elle a oublié de citer Jean Giono et son *Roi sans divertissement*, ainsi que bien d'autres, qui pourraient illustrer aussi bien et peut-être mieux ses propos. Car on trouve dans son exposé tout ce qui pouvait faire un bon cours d'agrégation de philo ou de lettres classiques et modernes. Les références à l'antiquité n'y manquent pas non plus, Saint-Augustin (p. 306), Salluste (p. 309), jusqu'aux chroniqueurs italiens de la Renaissance (pp. 310–3) défilent en grande pompe.

Dans cette interminable panoplie de références scolastiques on voit tour à tour défiler, *inter alia*, des réflexions sur les représentations de chasteté et l'identité sexuelle des premiers martyrs chrétiens de l'Église catholique (pp. 282–3). Mais désormais on n'a plus le droit d'être surpris. Ailleurs, elle s'appuie sur la nature du despote occidental (p. 301) et l'argumentaire s'épuise finalement dans la définition de paramètres empruntés aux drames de Victor Hugo pour faire comprendre l'usage de la cruauté: l'impunité liée à l'exercice de la tyrannie, la recherche de volupté par perversion ou ennui, c'est-à-dire une économie des pulsions accrues par l'assouvissement, et le désir du tyran de dominer tous les possibles et de les épuiser (p. 303).

Elle affirme cependant que les 'différents facteurs qui définissent certains aspects du contexte de la cruauté, comme l'impunité mais aussi la proximité, restent insuffisants pour rendre compte de son irruption dans une réalité sociologique et historique donnée, à partir du moment où le scénario attendu de dérégulation sociale liée à un bouleversement catastrophique relève plus d'une reconstruction rétrospective du récit historique que d'une réelle explication' (p. 314). Je me demande au passage comment pourrait-il en être autrement, puisque tout de suite après elle avoue ni plus ni moins mais très exactement: 'nous n'avons pas le temps ici d'aborder la spécificité démographique et sociologique de la société ex-yougoslave' (p. 315)!

Au cours de son exposé, quoique très rarement, interviennent cependant des références au monde culturel communiste ou sud-est européen (p. 286), Ivo Andric, par exemple, illustre écrivain yougoslave, Chalamov et le goulag, espace concentrationnaire au temps des régimes communistes. Mais elle n'arrive jamais à les exploiter pour construire son argumentation, ce qui fait qu'elles restent à chaque fois tout à fait épisodiques, béquilles illustratives sans effet. À propos de sa connaissance de terrain aussi, il lui arrive, par exemple, de faire part des témoignages de soldats déserteurs serbes, publiés par les organismes internationaux, mais c'est quelque chose d'extrêmement rare. Le fait que pareilles indications n'apparaissent qu'en notes de bas de page en dit assez long sur leur utilité. Elle ne les prend pas du tout en compte pour son argumentaire, qui suit son propre chemin, comme si de rien n'était. Quand elle entend, par exemple, que 'le viol est une arme adéquate contre l'ennemi féminin', fidèle à son schéma, elle n'écoute pas, concluant que cela 'n'est pas une invitation jouissive à la cruauté sadienne'!

Finalement, la question que je voudrais poser est très exactement celle de savoir si on peut se permettre de comparer tout et n'importe quoi pour le simple plaisir d'étaler son érudition et d'en construire des théories à tours de bras, sous prétexte d'analyser un phénomène hautement médiatisé ou d'exposer ses opinions 'intellectuelles' sur un fait de société, à propos duquel, de surcroît, on ne voit pas l'intérêt d'aborder la spécificité démographique et sociologique du contexte culturel. Pour que les comparaisons utilisées ne restent pas des béquilles illustratives des assertions intellectuelles, j'estime

qu'une démarche comparative devrait respecter tout de même un certain nombre de règles méthodologiques de base. À défaut, on pourra toujours se retourner vers les syllogismes d'Aristote ou la bonne vieille règle de trois, que Véronique Nahoum-Grappe aussi aurait dû forcément connaître depuis son école primaire.

Rien que de supposer des relations nécessaires par le simple fait qu'elles apparaissent plausibles sous le prisme de notre culture, ou plutôt de sa culture à elle, sans considération aucune de la culture des groupes considérés, fait en sorte qu'elle adopte un ton qui fait croire qu'elle aimerait peut-être affirmer qu'il s'agit normalement d'une relation nécessaire, qui va de soi pour n'importe qui et n'importe où. Ce qui en fin de compte ne pourrait relever que d'une fiction eurocentriste ou d'un délire intellectualiste. Malheureusement, ce type de discours, rempli de tirades rocambolesques du début à la fin, n'est que trop facilement exposé dans les vitrines et les forums consacrés du monde académique.

Il aurait été fascinant en effet d'utiliser toute l'érudition puisée dans la culture des cours d'agrégation de philo et de lettres classiques et modernes pour analyser l'imaginaire historique et les productions esthétiques produites dans cette culture en relation avec des faits significatifs, relevant du domaine de la cruauté et des atrocités sexuelles, produits dans cette même culture au cours de son histoire et les comparer ensuite avec des faits de civilisation comparables produits dans une autre culture qui, en l'occurrence, est celle des bourreaux et des victimes des atrocités sexuelles pendant les guerres en ex-Yougoslavie. Mais pour cela il fallait d'abord prendre la peine de connaître très exactement la spécificité esthétique et sociologique du contexte culturel et historique dans lequel ce phénomène s'est produit, pour pouvoir ensuite oser une démarche comparative.

Il est clair que l'imaginaire historique et les productions littéraires et esthétiques qui nous sont parvenues de la civilisation sud-est européenne depuis l'antiquité, l'héritage greco-byzantin et ottoman et les traditions slavo-germaniques, en passant par le foisonnement des littératures orales et écrites, sont aussi riches sinon plus que l'équivalent dans le domaine latino-occidental. J'aurais souhaité personnellement avoir une telle érudition et pouvoir maîtriser les connaissances nécessaires dans ce domaine pour pouvoir aborder un tel sujet, mais dans ma condition je ne saurais pas avoir cette prétention, au moins dans les termes que Véronique Nahoum-Grappe a prétendu le faire. Dans ce cas, la connaissance de la structure des morphologies et des relations sociales spécifiques à cette culture peut se révéler cruciale pour la compréhension des phénomènes en question. Or, cette connaissance ne pourra provenir que d'une sensibilité intériorisée lors d'expériences prolongées de travail sur le terrain. Car il ne suffit pas de marquer les visites sur le territoire, fût-il dans le cadre de quelques missions institutionnalisées, que certains comme Véronique Nahoum-Grappe se plaisent souvent à rabattre à longueur de leurs discours.

Quand, au contraire, on a un engagement, maintenu pendant plusieurs années, dans des relations personnelles étroites avec les cultures en question, en Europe du Sud-Est comme en Europe de l'Ouest, il devient possible d'entreprendre un type de recherche de terrain, diachronique et comparative, qu'on peut difficilement rencontrer dans d'autres situations. Ce type de recherche peut seule garantir l'appréhension intime de la réalité qualitative exprimée dans les frontières morphologiques et symboliques des relations sociales et des identités locales, qui pourraient être utilisées aussi pour la compréhension et l'explication de la politique des atrocités sexuelles pendant les guerres en ex-Yougoslavie.

ALBERT DOJA